

L'AMOUR

— «Maman, n'oublie pas de venir me chercher ce soir, j'ai une partie à 6 h 30. Salut!»

— «Maman, mon pantalon est décousu, Maxime l'a encore pris!»

— «Maman, si je n'apporte pas les 6 \$ aujourd'hui, je ne pourrai pas aller à la matinée symphonique avec ma classe!»

La simultanéité des trois demandes me fait sursauter. J'enfonce la brosse à rimmel dans mon oeil, directement sur la lentille cornéenne qui, évidemment, s'était montrée ce matin particulièrement récalcitrante.

Je rêve de ces matins calmes de célibataire, où tout le temps devant soi est pour soi, en exclusivité. Ces gentils matins où l'on ne doit jamais se lever plus tôt pour quelqu'un d'autre, enfant s'entend, où l'on a tout le temps désiré pour enlever les poils superflus qui habillent ses jolies jambes, par exemple. Moi, quand je prévois m'épiler le matin, la destinée trouble infailliblement mes lisses desseins: j'avais évidemment oublié l'ourlet du pantalon du plus jeune qui ne sait pas encore tenir une aiguille, et qui doit absolument mettre ce pantalon ce matin puisque, dit-il, le photographe sera à l'école. Le temps perdu à expliquer au chérubin que sa noble poitrine et son fier visage seuls intéressent l'artiste vous sidère et vous impatiente. Le dé au doigt, vous maugréez. Jérémade vaine puisqu'il aura son pantalon et que la jupe que vous souhaitiez porter ce jour-là sera remplacée par le pantalon qui lui, s'il cache vos mollets hirsutes, met en valeur la largeur de vos hanches.

Je rêve encore de ce superbe tailleur que j'avais repéré. J'avais attendu qu'il soit en solde pour me le payer. Famille oblige. J'y allais le lendemain. Mais j'avais à peine ouvert la porte que l'ainé se jette sur moi. J'apprends, de plus en plus blême, que premièrement les lames de ses patins se sont finalement brisées. Que deuxièmement, son bâton de hockey est trop court (son père me l'avait dit!) et que de toute façon, il doit en avoir deux. Que troisièmement, la ligue ne fournit plus le casque, la grille protectrice et la culotte. J'enrage et le mot est faible. Le ton s'élève et le fossé entre les générations ouvrière et bénéficiaire se creuse irrémédiablement. Il pleure, criant que de toute façon, si je l'empêche de jouer au hockey, il fait sa valise. Je lui réponds que ce n'est pas nécessai-

re, que je la préparerai pour lui, qu'il n'a jamais eu l'habitude de travailler. Nous nous enfermons dans nos chambres respectives, lui, rageant contre les injustices de l'humanité et moi, contre celles de la maternité. Comme je suis la plus grande, je me résous enfin à l'appeler. Il ouvre la porte de ma chambre, les yeux rougis, navré de s'être fâché. Et moi j'ouvre les bras. Je le rassure, lui murmure des mots d'amour dans les oreilles. Nous sortons de la chambre réconciliés. Chaque fois qu'il monte sur la glace, il enfle *mon* magnifique tailleur.

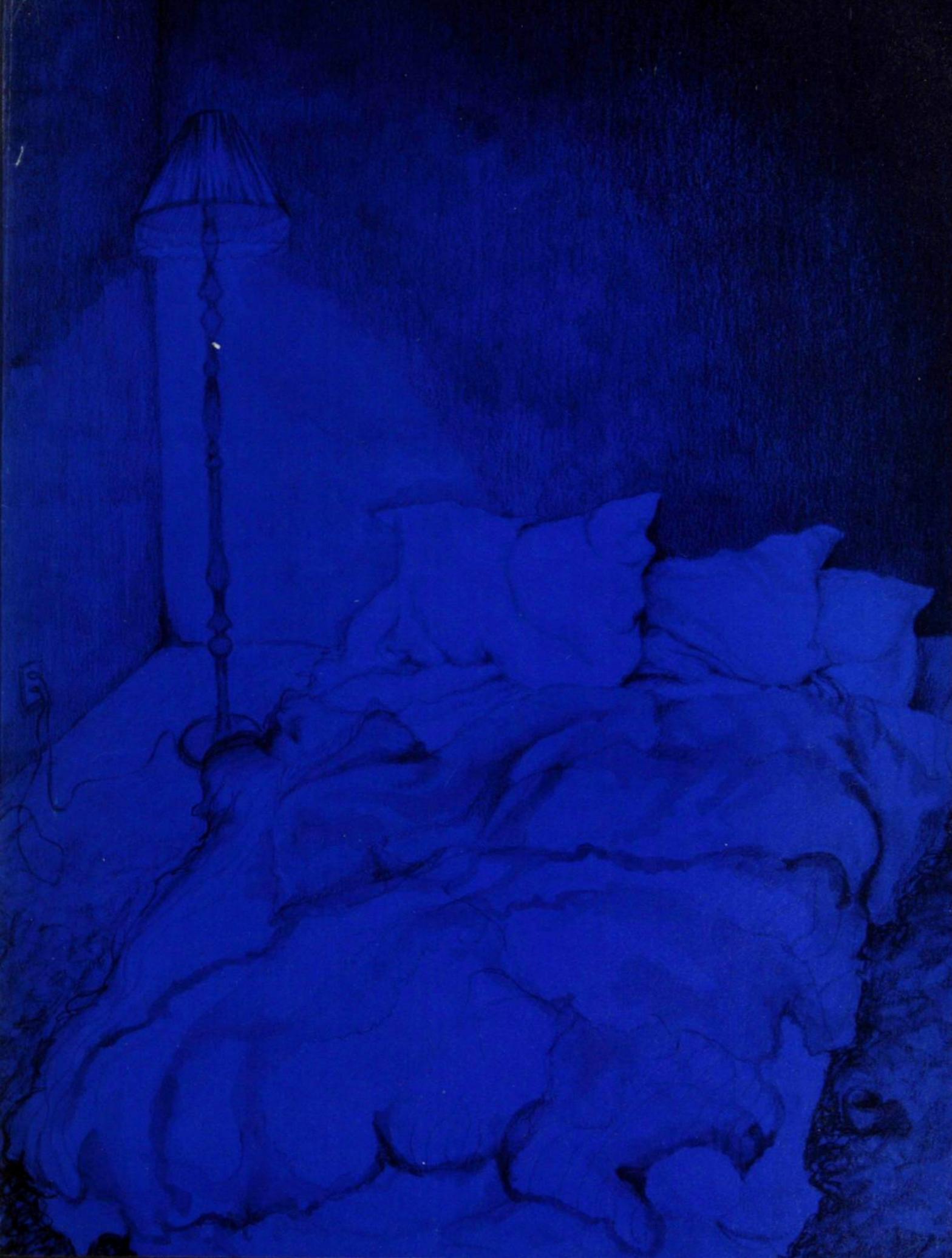
Pourquoi faut-il que la seule musique de mes matins soit celle du café qui percolé, des soubresauts du grille-pain, des portes qui claquent, des cintres qui atterrissent sur le sol, des conversations, parfois grondantes, qui ne cessent jamais, entrecoupées de météo, de rires et de cris?

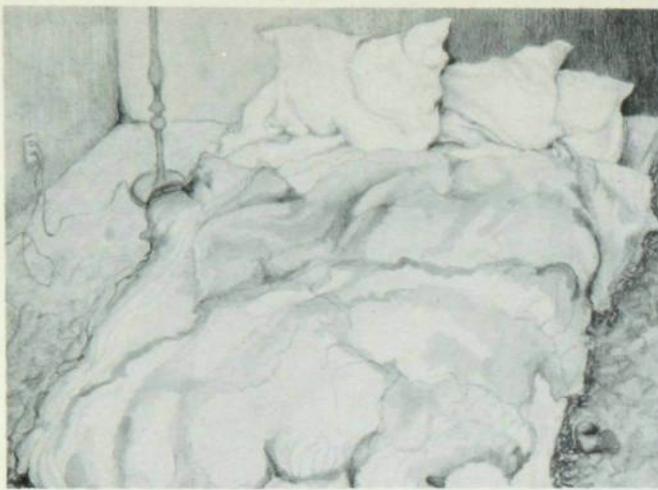
Les soirées ne sont guère plus calmes. Vers 21 heures, nous sommes envahis par un pré-pré-adolescent, un pré-adolescent et un adolescent qui rêvent tous d'être adultes, donc libres de lire toute la nuit s'ils le désirent. Surviennent alors les éternelles discussions entre les quatre âges de la vie qui, de tout temps, ont eu des problèmes de communication. Comme elles suivent la longue série des révisions de mathématiques, de français, d'écologie, de latin, et j'en passe, qui ont laissé papa et maman complètement épuisés, les terrains d'entente sont pour le mons friables.

Arrive enfin le vrai silence, le moment où l'on fait: Ouf! C'est mon tour de relaxer... Je saute dans la douche, ravie que tant d'eau coule sur mon corps fourbu. Je me savonne presque langoureusement, vérifiant au passage si mes seins sont toujours en santé ou déjà malades, si mes cuisses sont bourrelées de cellulite. J'augmente la pression d'eau chaude, ce qui n'est pas recommandé mais par ailleurs fort agréable. L'eau froide jaillit, plus puissante. Je me rince en vitesse, rêvant de l'époque lointaine où les enfants entraient par deux dans le même bain. Je m'enveloppe dans la serviette, en grelottant, et songeuse. Je n'ai jamais eu le sens de l'organisation et le fait d'avoir fabriqué trois garçons, qui plus est à 18 mois d'intervalle l'un de l'autre, le prouve amplement. Je travaille et j'ai depuis toujours des démangeoisons d'écrivaine. Je surnage entre deux eaux, et même, entre dix.

HUGUETTE PROSPER

EST UNE NICHE





Comment suis-je montée à bord de ce bateau? Moi qui voulais être quelqu'un? Je suis quelqu'un: je symbolise la course contre le temps, mieux, la recherche du temps perdu.

J'arrive à l'âge où l'on commence à regarder derrière, à soupirer en pensant à l'énergie qui grouillait en soi à l'époque. Je suis épuisée. L'univers entier s'est ligué contre moi. J'essaie d'appliquer ma crème antirides, laquelle se mêle irrémédiablement à l'eau qui coule des fontaines que sont devenus mes yeux. Je referme le pot rageusement, ravie de constater que vraiment, l'univers entier se porte à l'offensive contre moi qui suis sans défense. Je me réfugie à l'endroit le plus rassurant et le plus désolant qui soit, créé pour les grands moments de la vie, le festin des corps, le désespoir des chagrins, les douleurs de la vie, les méandres de la mort: le lit.

Redevenir enfant, ne plus être la mère, être son petit, son truc, être consolée avec l'innocence et la croyance de l'enfance. Avoir six mois, six ans, 16 ans et la vie devant moi, détester ma mère qui refuse de me voir en mini-jupe et dire, penser, vibrer: «Moi, quand j'aurai des enfants...»

Et je suis là, entortillée à mon édredon, cherchant de la paume la candeur de l'enfant, l'autre main enlaçant l'oreiller comme un ventre arrondi.

La maternité, l'instinct maternel, une vertu féminine...? Je le revois, ce premier fils, sortant de moi. Quelle déception! C'était un soulagement, bien sûr, la fierté du travail bien accompli; mais un étranger, une boule de chair qui n'avait rien à voir avec l'être sublime que j'avais porté, bébé joufflu gazouillant, être d'amour qui m'arracherait des cris d'amour. Je ne connaissais pas cet enfant. Je n'ai pas eu d'amour spontané pour lui, sinon le désir féroce de le protéger, pour me l'attacher peut-être.

Maintenant que j'aime mes fils, que j'ai compris qu'ils ne sont pas un prolongement de moi ni une garantie contre l'échec ou une preuve de ma réussite, je peux me laisser aimer par eux. Qu'il est difficile d'y parvenir, de tolérer qu'ils soient eux pleinement, sans y mettre d'embûches, sans tendre de pièges. Qu'il est compliqué de ne pas être dévorée par l'amour exclusif qui les possède, ce besoin incessant et si exigeant qu'ils ont de moi; de soutenir l'affection et l'infinie tendresse qui nous lie, sans qu'elles nous deviennent des chaînes. Qu'elles demeurent une certitude et un baume, tout simplement.

Je pleure ce soir, comme des milliers de femmes avant moi. J'ai mal au dos de leurs siècles d'infini servage. L'amour-prison. L'amour-restriction. Ne vivre que par l'autre. L'amour-doublure. Ne faire qu'un. L'amour-couteau. Être la douce moitié de. Ou le quart. Ou rien du tout. Ah! décortiquer l'idéal féminin et n'y rien trouver. L'éducation des femmes tournait toujours autour d'un problème crucial: comment dénicher un homme et surtout, comment le garder. Comment alors ne pas comprendre que pour elles, un couple raté était, est, beaucoup plus qu'un échec? Comment ne pas comprendre les folies, les névroses, les morts?

Je mesure ma chance et mes espoirs. Je regarde derrière moi le gouffre et sa proximité m'étourdit. Il serait parfois si facile de glisser sur les parois lisses de l'amour fatigué.

L'amour. Mon amour est le père de ses-nos-mes fils. Il les a créés. Je les ai procréés. Je ne suis pas née quand ils sont nés. Ils ne m'ont pas tuée. J'ai vu le jour au bout de la nuit, quand le rosier sauvage a éclaté en fleurs. L'amour est une niche profonde, soyeuse, douce comme le miel, parfois une déchirure, un cri prolongé. Mais il n'est pas en cage. Jamais. Et ne vit pas par procuration. Sinon «...c'est ta mort déjà que tu tricotes...»

Quand plus tard, vers trois heures, je m'éveille, consolée par la mère, la soeur, la fille et l'amante qui ont toutes trouvé leur voie et leur voix en moi, je sens le bras de Jacques sur mon épaule. J'embrasse ses doigts, parce qu'il a compris, pour cette liberté dont il me sait dépositaire au même titre que lui. Pour ce respect de moi, de cette tourmente que je ne peux apaiser qu'en moi. Pour cette certitude et ce baume.

Et dans la nuit, je me lève, j'embrasse les enfants. Sachant tout ce que demain je perdrai et gagnerai dans ce combat, acceptant le risque du fragile équilibre. Persuadée que l'on ne me fera que le mal que je permettrai que l'on me fasse.

Dans cinq minutes, je réveillerai les enfants et la folie quotidienne reprendra. Il me reste ces longs instants de silence aux couleurs étranges. Je suis un mélange de mâle et de femelle. Je suis amalgamée à la vie.

Je ne suis peut-être plus une femme. Je suis un creuset. Je suis un écueil. Mais je suis. Ni semence, ni ensemencée. Un reposoir.

1. Les Roses sauvages, de Jacques Ferron.

La voici!

La Banque de Chercheuses de l'ICREF

C'est un service informatisé de curriculum vitae de chercheuses féministes qui, dans divers domaines, travaillent à l'amélioration de la condition des femmes au Canada.

INSCRIVEZ-VOUS!

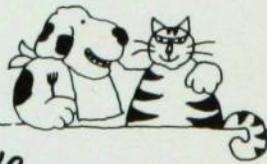
ICREF
Institut canadien de recherches sur les femmes
151 Slater, Suite 408
Ottawa, Ontario K1P 5H3
(613) 563-0681

ELLES-TOILES
Vêtement Création Crépuscule

3977 St-Denis, Montréal, 101 845-5603

NOUVELLE COLLECTION POUR HOMMES

aliments pour chiens, chats et oiseaux



L'heure manger onr.

4358 de la Roche
Montréal

521-9491
LIVRAISON GRATUITE